

Je me rendais quotidiennement dans cette brasserie pour ses larges baies vitrées qui permettaient d’embrasser la place entière et son rond-point. J’y suivais les va-et-vient des passants et le balai infernal et ininterrompu des véhicules. J’y prenais un café aux alentours de 9 heures et y revenais sur le coup de 14 heures, une fois les tables de midi débarrassées et l’espace à nouveau calme. Il n’était pas rare que j’y prenne un verre en début de soirée, parfois plusieurs. J’avais toujours un livre ou une revue avec moi, mais je passais plus de temps à rêvasser en scrutant la place qu’à bouquiner dans cet endroit. Le spectacle de la ville derrière les vitres m’absorbait. Il était hypnotique. À la fois apaisant et inquiétant. Il possédait un rythme, et je suis tenté de dire que cette place, à toute heure, donnait le ton du monde. Les traits sur les visages, lumineux ou maussades ; l’empressement et la panique, des langueurs, des regards, des réflexes, des trajectoires déterminées ; tout cela trahissait une forme de climat humain. La place était à mes yeux un échantillon caractéristique du monde instantané, et les baies vitrées de gigantesques lentilles braquées sur ses divers composants.

La fille blonde apparut un jeudi matin.

Je changeais souvent de table et d’orientation, afin de ne pas limiter mes observations à des angles

spécifiques de la place. À cette époque, je consacrais mon temps à l'écriture de scénarios de films, mais je n'écrivais jamais dans la brasserie. Je n'y prenais même pas de notes. Si des idées me venaient, procurées par ce que je voyais et entendais, ou nées seulement de l'éloignement de mon espace de travail, je les gardais en tête et les notais à mon retour chez moi. J'habitais tout près, dans un studio mansardé, au quatrième étage d'un immeuble gris. De mon unique velux, je ne voyais que des toits, des cheminées et des paraboles ; des nuages, des pigeons et des chats de gouttière ; autrement dit, je vivais dans une caverne au hublot orienté sur le ciel, qui me poussait, si je ne voulais pas perdre pied et devenir ermite, à m'immerger régulièrement dans le corps social grouillant.

Les cheveux mi-longs, la peau très claire, elle portait un tailleur crème et s'assit à trois tables de moi en m'adressant ce qu'on ne pouvait pas appeler un regard, mais plutôt un coup d'œil. Un incident logique dans le décor du lieu. Elle ne m'avait pas remarqué.

Je n'étais pas toujours seul à ma table. Des amis et des collaborateurs m'y retrouvaient de temps en temps. On parlait de cinéma et d'autres sujets de la vie ; on buvait des cafés ou des verres, mais quatre fois sur cinq j'étais seul. Il m'arrivait aussi d'échanger trois mots avec le serveur, voire avec d'autres fidèles qui avaient l'habitude de me voir ici et qui me saluaient en entrant. Je faisais de même, je ne suis pas un sauvage.

On était face à face, à trois mètres de distance. Personne entre nous pour obturer la vue. Elle avait ouvert un classeur et un gros livre devant elle, et

s'était munie d'un stylo noir et d'un feutre Stabilo vert. Je misai sur étudiante. Elle avait pris un café. J'eus droit à trois autres coups d'œil indifférents dans la demi-heure. D'autres clients aussi. Et elle scrutait la place à sa façon. Inévitable quand on venait ici.

J'avais obtenu une bourse d'aide à l'écriture qui me permettait de voir venir, disons six ou sept mois. Je me contentais de peu. Mes écarts étaient rares, jamais excessifs. Je n'avais pas de loyer en retard, je payais mes factures, je mangeais à ma faim, je n'avais d'ardoise nulle part. J'étais peu dépensier, mais je laissais tout de même des fortunes à la brasserie. Le reste de mon budget allait dans l'achat de bouquins et de DVD d'occasion, rarement d'habits, et une ou deux fois par semaine au guichet du cinéma. Je vivais seul depuis trois ans, suite à une catastrophique expérience de partage d'un même espace et de beaucoup trop de temps avec une institutrice fan de programmes télé et de loisirs déprimants.

Je ne la revis plus pendant trois semaines.